

Venaient-ils à franchir le seuil de leur clôture,
C'était pour annoncer à toute créature
La doctrine du Christ et sa divine Loi ;
Ramener au bercail la brebis infidèle,
Ou planter en tous lieux avec un nouveau zèle
Le drapeau de la foi.

Tandis qu'entre Français vous semiez la discorde,
Nous leur prêchions toujours la paix et la concorde ;
Et de nos saints aïeux poursuivant le labeur
Nous refaisions sans bruit la France qu'ils ont faite,
Afin qu'elle reprit à travers la tempête
Son antique splendeur.

Si vous avez encor l'amour de la Patrie,
Si vous ne voulez point qu'elle tombe flétrie
Sous l'œil de l'étranger qui guette son trépas,
Laissez-nous librement travailler à la gloire
D'un pays autrefois le plus grand dans l'histoire,
Maintenant le plus bas.

En violant ainsi l'inviolable asile
Où nous portions joyeux le joug de l'Evangile,
Vous lésez notre droit et notre liberté.
N'est-on pas citoyen, que l'on soit moine ou prêtre ?
Vos décrets ne pourront nous empêcher de l'être
Toujours avec fierté.

Mais j'ai beau faire appel à ces affreux sectaires,
Plaider en face d'eux les causes les plus chères,
Rien ne fléchit Satan et ceux qui sont ses fils.
Ils veulent consommer leur infâme entreprise,
Tuer Dieu dans les cœurs, détruire avec l'Eglise
La France de Clovis.

Adieu donc, Encalcat ! . . . O sainte solitude,
Qui me fis tant aimer la prière et l'étude,
Je te quitte en pleurant, mais en gardant l'espoir
Qu'un jour je reviendrai respirer l'air céleste
Dans ton enclos divin . . . D'ailleurs, mon âme y reste
Jusqu'au temps du revoir.

25 avril 1903, veille de l'expulsion.